

La Lettre de la CADE

Coordination pour l'Afrique de Demain

Mensuel d'information - Juin-Juillet 2010 - n° 132



Débat du mois :

« Littérature et jeunesse. Quelle mémoire ? »



enda

Éditorial

Mondial sud-africain de 2010 : derrière *Zakumi* et les *vuvuzela*, l'affirmation d'un continent

Pendant un mois à partir du 11 juin 2010, l'Afrique du Sud organise pour la première fois sur le continent africain la coupe du monde de football. Elle accueille 32 équipes de très haut niveau et des journalistes du monde entier, mais seulement 6 équipes d'un continent qui compte 53 pays : les *Bafana Bafana* d'Afrique du Sud, les *Lions indomptables* du Cameroun, les *Éléphants* de Côte-d'Ivoire, les *Super Eagles* du Nigeria, les *Fennecs* d'Algérie et le *Ghana Football Association*. S'y dérouleront 64 matchs dans 9 villes différentes où ont été aménagés 27 stades modernes et renforcés les hébergements et les transports ferroviaires et aériens. Le régime sud-africain s'est investi pour faire de cet évènement mondial et télévisuel de première importance un des temps forts du retour sur la scène mondiale de la « Nation arc-en-ciel », sans se rendre autonome par rapport aux choix de la Fifa. On comprend aussi que l'Afrique toute entière soit fière d'organiser, pour la première fois de son histoire, la compétition la plus populaire et la plus médiatique de la planète. Cette manifestation de confiance en l'avenir de l'Afrique du Sud et du continent est symbolisée par *Zakumi*, léopard aux cheveux verts, la mascotte de 2010 (fabriquée à Shanghai au grand dam de la Cosatu, le grand syndicat sud-africain) qui personnifie les valeurs africaines d'hospitalité, d'enthousiasme et de sociabilité. C'est d'autant plus important que pour nombre de jeunes Africains (43 % ont moins de 15 ans), le *foot* est devenu un modèle de réussite comme un autre dans les pays les plus footballistiques, avec la migration et le visa facile pour l'Europe, mais des déceptions à la clé pour cette main-d'œuvre africaine prolétarisée en Suisse ou en Roumanie.

Les retombées économiques ne seront pas à la hauteur des investissements consentis comme ce fut le cas en Grèce en 2004 pour les J.O., crise financière et écono-

mique au Nord oblige, et pour autant la consécration sera-t-elle au rendez-vous ? Essayons de comprendre les diverses facettes de ce moment qui, pour être sportif, n'en reste pas moins d'abord politique et sociétal. Que se passe-t-il derrière les *vuvuzela*, ces cornes sonores monotones qui occupent tout l'espace sonore des stades sud-africains ?

Le *foot* est manifestement un élément unificateur pour une jeune nation, permettant de dépasser les clivages et de mettre en scène le nationalisme tout en montrant l'efficacité du régime par le biais de la motivation des joueurs. Être membre de la Fédération Internationale de Football Association (FIFA) est aujourd'hui un impératif pour toute nouvelle nation (la FIFA compte plus de membres que l'ONU) et lui confère reconnaissance et légitimité. Si nationalisme et chauvinisme s'y expriment, on peut y voir aussi des moments de fraternisation comme en 1998 avec l'équipe « blanc-black-beur » française ou des moments de contestation (Marseillaise sifflée au stade de France). En Afrique du Sud comme en Côte-d'Ivoire, c'est une force qui œuvre pour la réconciliation, pendant un laps de temps assez court cependant. Ce sport, vu son importance, n'échappe donc pas à la politisation. Drogba ou Gbagbo, les personnalités de la planète *foot* ne sont-elles pas plus célèbres que certains chefs d'État eux-mêmes ? Si une équipe subsaharienne arrive à une place enviable au Mondial, le régime concerné sera assuré de sa tranquillité comme on l'a vu au Cameroun dans les années 90.

Une grande nation se construit aussi à travers ses exploits sportifs et les peuples suivent avec ferveur la performance de leurs sélections respectives. Accueillir la Coupe du monde, c'est bien, mais espérer l'emporter, c'est encore mieux. Aucune certitude pour

(Suite page 12)

Cycle I : « Que peuvent les productions littéraires africaines ? »

4. « Littérature et jeunesse. Quelle mémoire ? »

Cette dernière rencontre - débat du cycle 2009/2010 est la troisième sur le thème de la littérature. Elle porte sur les rapports entre jeunesse et littérature. Cette dernière se heurte en Afrique à des questions cruciales qui se posent en période de mondialisation. Elle doit être pensée en tenant compte de multiples enjeux : la « bibliodiversité » (diversité culturelle appliquée au monde du livre), les obstacles que rencontrent sa production et sa distribution, les politiques publiques du livre, l'éducation des enfants dans des pays anciennement colonisés, où l'écriture côtoie l'oralité, mais aussi les Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication.

Interviendront successivement :

Kidi Bebey, journaliste indépendante. Elle fut rédactrice

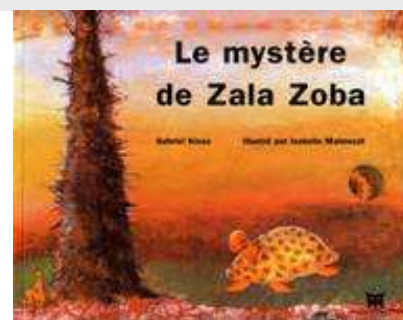
en chef de la revue « Planète Jeunes », puis « Planète Enfants », productrice à RFI de l'émission « Reines d'Afrique ». Auteur de nombreux ouvrages dont « Filles et garçons tous égaux », « Modibo Keita ».

Caya Makhélé, journaliste, directeur des éditions Acoria, auteur de nombreux ouvrages, dont « Les jours qui dansent avec la nuit », commissaire du Salon international du Livre de Châtenay-Malabry.

Viviana Quiñones, enseignante en Argentine, puis bibliothécaire en France, chargée de mission « Afrique » à la Bibliothèque nationale de France, au Centre national de la littérature pour la jeunesse - La Joie par les livres.

Tanella Boni, écrivaine et universitaire, administratrice de la CADE a bien voulu animer cette séance.

En préalable à la rencontre-débat, **Jean-Loïc Baudet**, président de la CADE, présente la conteuse **Malvina Herrera**. Elle est intervenue à la Goutte d'Or à l'occasion de l'exposition « Quand l'Afrique s'éveillera ». Accompagnée au balafon par le griot **Lamine Kouyaté**, elle va raconter l'histoire de Zola Zoba. (Voir ci-après en page 6).



Pays de l'auteur : République du Congo
Édition : Dapper (Musée, fondation, éditeur)
Collection : Dapper Jeunesse, Septembre 2002



Tanella Boni ©CADE

En ouvrant cette séance du 16 juin, **Tanella Boni** relève une coïncidence : le 16 juin est la journée de l'enfant africain. Cette journée rappelle à tous que l'enfant a droit à la santé, à l'éducation, à la vie d'abord et aussi aux grands rêves, qui lui permettront d'assumer sa part de responsabilité envers lui-même et les autres. Or la littérature est le chemin du rêve. Elle aide les jeunes à mieux se connaître, à avoir l'estime d'eux-mêmes et avoir une idée de la dignité humaine. Quand on parle de littérature de la jeunesse en Afrique, on pense immédiatement aux contes, mais il y a d'autres formes, d'autres artistes. Il faut aussi tenir compte des enjeux, des difficultés de toute nature. Nous allons partager les expériences des intervenants sur ce thème.

L'accès au livre par la presse

Kidi Bebey expose son rapport à la littérature vue de trois côtés : de la presse, de l'édition et en tant qu'auteur. Rédactrice en chef pendant douze ans de la revue « Planète Jeunes » créée en 1993, puis « Planète Enfants » lancée en 1998, elle a vécu le rapport presse/littérature. Lire un journal est une approche de l'écriture différente de celle du livre, mais qui peut s'adapter aux réalités du lecteur : l'enfant, le jeune. Il fallait faire la part de l'imaginaire et la part du rêve en demandant à ses lecteurs de devenir des producteurs. L'écrit incite à écrire soi-même, répondant ainsi à un grand besoin d'expression. Le magazine est interactif. Il permet un dis-

cours des jeunes sur les jeunes. Une des difficultés rencontrées fut la hiérarchisation négative de la presse par rapport à l'édition chez les adultes. Pour eux « Les paroles s'envolent, l'écrit reste », et la presse aussi s'envole, le papier se déchire, il se perd et disparaît. Tandis que le livre demeure. La presse est moins intimidante que le livre. Il n'y a pas d'ordre de lecture, on peut choisir le thème qui intéresse, aller à la fin, revenir au début. On peut se sentir « conquérant » de ce matériel. Il atténue la solennité du livre. En outre celui-ci empêche parfois d'avoir une information juste, longtemps, car le livre vieillit.

Sa deuxième expérience en tant qu'auteur d'albums pour les petits, de

fiction pour les adolescents, de fictions documentaires se situe dans un projet en cours au Mali : publier des albums retraçant l'histoire des héros et de leurs descendants américains ou caribéens. Ils sont un reflet de l'histoire africaine adaptée aux enfants, présentant des modèles et des figures emblématiques. Ils plaisent aussi aux parents, car c'est leur propre histoire, alors que l'histoire de l'Europe est souvent mieux connue que celle de l'Afrique. Les sujets ne se limitent pas aux indépendances, aux hommes, à la politique. Dans la société, il y a aussi des femmes, Myriam Makeba, des musiciens, Bob Marley, des héros du sport marathonnien. Les jeunes ont besoin d'ouverture, d'imaginaire. Ils sont attirés par l'image, puis intéressés par les textes.

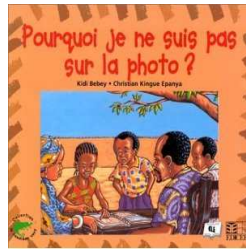
« Pourquoi je ne suis pas sur la photo ? »

Un livre, c'est une goutte dans l'océan. Sa promotion et sa diffusion sont un problème. Faire savoir que le livre existe suppose ensuite de le mettre à disposition. Il faut sensibiliser le monde de l'édition : les éditeurs, les écrivains, les illustrateurs, les journalistes, les institutions qui constituent un réseau. On n'a pas vraiment ce réseau en Afrique. Il y a aussi un problème d'éducation globale des parents pour lesquels le livre doit traiter de préceptes moraux, mettre les enfants dans le droit chemin, les faire réfléchir. L'accès au rire est accessoire. Or le rire est une approche pour arriver au but recherché.

Il faut aussi répondre aux questions que se posent les enfants. « Pourquoi je ne suis pas sur la photo ? » est le titre d'un album. Car les enfants, même très jeunes, demandent : « Où étais-je avant de naître ? ». Il y a une sorte de paradoxe en Afrique : la majorité



Kidi Bebey © CADE



de la population est jeune, mais elle ne peut s'exprimer. Les jeunes voudraient être pris au sérieux, maintenant, sans devoir attendre plus tard, quand ils seront adultes. Les adolescents sont une « non population », mal com-

prise, d'autant que les rites de passage à l'âge adulte disparaissent. Ils sont en décalage, quand ils voient la télévision, Internet. Ils souffrent de cette incompréhension et de préjugés réducteurs. Nous avons tenté une collaboration entre « Planète » et la revue française « Phosphore ». La réaction fut immédiate : « comment aider ces jeunes lecteurs de 16 – 17 ans ? », sans penser qu'ils pourraient simplement souhaiter correspondre en égaux. On ne répond pas non plus à une autre question : la puberté. Or c'est, un moment très

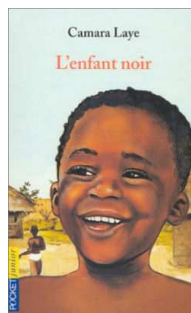
important de la vie des jeunes et ils en sont conscients. Mais personne n'ose aborder ce thème.

Autre décalage illustré par un exemple à propos d'un film. C'est l'histoire d'un jeune Américain qui a brillamment réussi ses études aux USA et qui quitte sa famille. Loin de la civilisation de consommation, il s'en va vivre en sauvage en Alaska, avec ce que la nature lui proposera. Pris au piège de son ambition, faute de nourriture, il meurt. Face à ce scénario, deux membres africains d'une ONG qui présentaient un court métrage sur le SIDA, s'exclament : « Impossible ! Un jeune ne peut pas abandonner sa famille, sa communauté qui ont misé sur lui et ont fait tant de sacrifices pour ses études. C'est de l'égoïsme. Il doit rendre ce qu'il a reçu, pour aider d'autres à vivre à leur tour ». En effet les jeunes sont déchirés entre leur envie de vivre leur vie, dans un certain individualisme tel qu'ils le voient partout ailleurs, et le devoir dû à la famille. Ils n'ont pas de repères pour choisir. Il y a là un espace éditorial pour les auteurs : le devoir lié à l'environnement, la famille, la tradition. Et comment choisir sa propre vie. ■

Le roman « caméléon »

Caya Makhélé va expliquer comment le roman, la fiction s'adressent à un public jeune et comment ils le mettent en scène. Les tranches d'âge ne sont pas les mêmes en Afrique et en Occident. C'est une difficulté pour les éditeurs : on ne sait pas à quel public on s'adresse. Il faut donc des grilles de lecture plus ouvertes.

« L'enfant noir » de Camara Laye, écrit pour les enfants, a touché tous les publics. C'est ce que C. Makhélé appelle le « roman caméléon », qui convient à tous. Écrit et édité pour tous publics, il rencontre un écho particulier chez les jeunes, notamment si les personnages sont des enfants. Ils y trouvent le vécu d'une part d'eux-mêmes, une vue sur leur avenir, lors-



qu'on y parle de la responsabilité de l'adulte face à la société. C'est la dialectique de la transition entre la tradition, support des valeurs du passé, et la modernité, qui est l'intrusion de l'Occident en Afrique.

Les écrivains interrogent celle d'aujourd'hui : comment s'est-elle construite, avec quelles valeurs ancestrales, quelles valeurs de la modernité ? Ces ouvrages regardent vers l'avenir. Ils s'ouvrent sur le monde entier avec une place plus importante encore accordée aux médias : télévision, cinéma, Internet. Les jeunes vont dans les cybercafés, ils inventent des arnaques en multipliant les tentations dans les sites.

On s'interroge sur la place que pourrait occuper Internet dans la diffusion de cette littérature. La question se pose également en France. Mais faire



Caya Makhélé © CADE

l'impasse du livre, par rapport à la consommation de lecture, priverait les jeunes de l'essentiel : le support matériel papier, qui mémorise le contenu du livre.

La fiction raconte la vie

Quelques uns des thèmes traités sont ensuite présentés.

La littérature contribue aussi à la socialisation de l'enfant.

La fiction tente de montrer la place des jeunes dans la société, sous une forme documentaire. A travers un conte, on fait passer des principes moraux. S'ils sont introduits discrètement, le lecteur jeune n'est pas rebuté. Si c'est asséné comme une vérité absolue, ils ne sont pas acceptés.

La fiction donne une crédibilité matérielle aux choses et aux gens. Les petits cireurs des rues passent généralement inaperçus, mais comme le livre en parle, les jeunes voient ces cireurs, jusqu'alors invisibles dans leur quoti-

dienneté. Ils voient ces enfants exploités se construire néanmoins une existence. Ils acquièrent la légitimité de ce que l'on voit.

Il y a aussi la part faite au quotidien, où l'enfant se prend en charge. En voici quelques exemples :

Une bande de cousins et de copains en vacances dans un village enquêtent sur les conflits de génération. Les enfants de la ville dans un village. Ce sont les deux pôles fondateurs de l'Afrique d'aujourd'hui.

Autre roman : dans un village la télévision est arrivée. Ce fut de la magie, comme le cinéma des frères Lumière à son époque en France. Elle vient d'être installée, puis disparaît. Traumatisme, car c'était le miracle pour sortir le village de son isolement. Les enfants mènent l'enquête pour retrouver cet objet venu d'ailleurs, un OVNI littéraire.

La littérature pour les jeunes : un trésor

Pour Viviana Quiñones, qui collabore avec des professionnels africains, le livre traduit bien les réalités de la jeunesse, d'où ce titre « Le trésor de la littérature africaine pour la jeunesse ». Cette littérature est d'une très grande richesse et suit une évolution remarquable. Elle existe dans le même contexte que les autres secteurs de la littérature où divers facteurs rendent l'accès au livre difficile (diffusion, prix, etc...) et elle affronte des difficultés spécifiques : parents et instituteurs qui n'ont pas l'habitude de lire et n'encouragent pas la lecture chez les jeunes (sauf la lecture scolaire), dont l'utilité n'est souvent pas comprise. D'autre part les bibliothèques ne sont pas en nombre suffisant. Il y a enfin la question de la langue. Celle de l'écrit, le français, n'est en général pas la langue maternelle. La langue maternelle devient parfois langue d'enseignement, et si des publications en langue maternelle existent (au Rwanda par exemple), elles sont insuffisantes pour répondre aux besoins de lecture des enfants de plus en plus scolarisés dans leur langue.

Dès les années 1980 sont apparues des éditions pour les jeunes parmi les

Un autre thème à la mode, c'est l'enfant - soldat. Il vit dans l'immédiat, il n'a plus d'enfance, de morale. Il manie la Kalachnikov comme nos ancêtres la daba. Il acquiert un seul savoir : détruire. Il se construit quand même à travers une désacralisation totale de l'existence et il revient dans le giron familial, à la suite d'une sorte d'initiation, pour passer à l'âge adulte. C'est la modernité de l'Afrique, qui se bat avec elle-même, qui se disloque pour se reconstruire, qui se cherche. De nombreux romans en parlent, dont le plus célèbre « Allah n'est pas obligé ».

Ce thème nous ramène à un autre questionnement : qu'avons-nous fait de nos indépendances ? 50 ans c'est peu, mais on peut quand même tirer des leçons du passé, conformément à la tradition africaine : s'inspirer de l'expérience des anciens.

productions des Nouvelles éditions africaines (NEA) à Abidjan, Dakar, Lomé ou confessionnelles comme Saint-Paul en RDC. Après 1999, il y a eu un nouvel essor dû à une plus grande professionnalisation des éditeurs, des auteurs et des illustrateurs.

On trouve des éditeurs pour jeunes dans presque tous les pays francophones, depuis de grandes maisons à des éditions à compte d'auteur. Sortent ainsi une cinquantaine de titres par an en moyenne. Auteurs et illustrateurs publient aussi en France ou ailleurs. Apparaissent de belles éditions, cartonnées, en papier glacé, aux prix plus élevés ; d'autres productions sont plus modestes, à des prix plus accessibles.

La distribution n'est pas une question simple, mais elle s'est améliorée dans les dernières années. A Bamako, par exemple, il existe une librairie spécialisée sur le livre de jeunesse. L'édition africaine est davantage distribuée en France.

Les écrivains « pour adultes » ont toujours consacré des ouvrages aux

Autre sujet : « Dans la cour des grands ». Sous ce titre, le livre raconte comment être accepté par les plus âgés. Le rite initiatique, constitutif de l'être africain, se retrouve ainsi dans la modernité. Ici c'est une adolescente, qui est face à une question fondamentale : à la veille de faire l'amour, sautera-t-elle le pas ? C'est la question de toute une jeunesse.

En conclusion, on constate que les auteurs montrent la capacité de la jeunesse de se forger de nouveaux rites de passage, dans une société qui elle-même s'interroge. Quitter sa famille pour s'installer ailleurs, se créer un avenir à travers l'école, sortir de l'enfermement de l'armée pour se ressaisir. C'est la capacité de dire ce qu'elle pense de la société dans laquelle elle vit. ■



Viviana Quiñones © CADE

enfants : A. Hampâté Bâ, L.S. Senghor, Ahmadou Kourouma, Guy Menga parmi ceux de la première génération (nés avant 1950) ; Véronique Tadjou, Florent Couao-Zotti, Justine Mintsa, Tanella Boni parmi ceux de la deuxième génération. D'autres écrivent seulement pour les enfants, comme Fatou Ndiaye Sow ...

Un grand nombre d'illustrateurs travaille sur le continent (Moustapha Ndiaye, Ali Zoromé, S. Amegankpoe, Ponce Zannou...), d'autres le font à l'étranger (D. Mwanakumi, Christian Epanya...).

Les modalités de transmission du passé ont été perturbées par la colonisation. Elles affrontent maintenant le livre importé et la mondialisation. Les livres de jeunesse traduisent une conscience claire du besoin de transmettre les « trésors » que les adultes veulent voir perdurer. Tous les genres sont présents : le conte bien évidemment mais aussi l'album, le roman, les documentaires... Ils sont un véhicule de transmission de valeurs, de la tradition et la culture, avec très souvent une intention pédagogique.

La littérature orale est très présente, de diverses manières, et il existe aussi des contes modernes. De nombreux récits tracent des itinéraires de vie. D'autres sont liés aux problèmes réels des jeunes d'aujourd'hui : conflit entre vie traditionnelle et modernité, scolarité et rôles des filles,

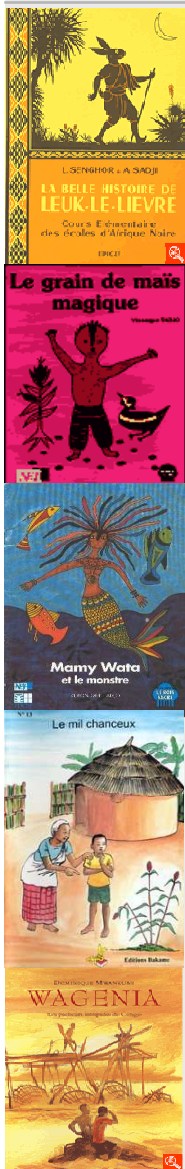
enfants placés, excision, mariage forcé, enfants maltraités et enfants soldats... D'autres encore portent sur des thèmes universels: des histoires liées au quotidien des enfants, des romans d'aventures, des documentaires scientifiques...

V. Quiñones présente ensuite plusieurs publications, témoins de la diversité dont elle vient de parler. Elle renvoie le public à la revue en ligne Takam Tikou <http://takamtikou.bnf.fr> qui présente les nouveaux livres africains de jeunesse. ■

Liste non exhaustive d'ouvrages présentés par V. Quiñones *:

- *Contes de la brousse et de la forêt*. André Davesne, Joseph Gouin, Ed. EDICEF, Collection : Afrique en poche/junior
- *La Belle histoire de Leuk-le-Lièvre*. Léopold Sédar Senghor, Abdoulaye Sadj, Ed. Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal
- *Mamy Wata et le monstre*. Véronique Tadj, Ed. Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 1993
- *Takam-Tikou*. Fatou Ndiaye Sow; ill.: Annick Assemian; Ed. Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 1999.
- *Ayanda, la petite fille qui ne voulait pas grandir*, Véronique Tadj; ill.: Kyoko Dufaux; Ed. NEI-CEDA
- *Le petit garçon bleu*, Fatou Keïta; ill.: Claire Mobio, Ed. Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 1996
- *Le grain de maïs magique*. Véronique Tadj, Ed. Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 1996
- *Grand-mère Nanan*. Véronique Tadj, Ed. Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 1996
- *Le loup du petit chaperon rouge en Afrique*. Fatou Keïta; ill.: Les studios ZOHORE, Ed. NEI-CEDA, 2007
- *Tout rond*. Fatou Keïta; ill. : Kyoko Dufaux, Ed. NEI CEDA
- *La voleuse de sourires*. Fatou Keïta; ill. : Claire Mobio, Ed. Nouvelles Éditions Ivoiriennes
- *Sinabini, la petite dernière*. Fatou Keïta; ill. : Claire Mobio, Ed. Nouvelles Éditions Ivoiriennes
- *Pourquoi je ne suis pas sur la photo*. Kidi Bebey , Christian Kingue Epanya. Ed. EDICEF
- *Le petit photographe de Bamba*. Christian Epanya, Ed. Le Sorbier
- *Mon premier voyage*. Likambo Kwadje; ill. : Dominique Mwankumi, Ed. EDICEF, Coll. Caméléon vert, 2001
- *Wagenia. Les pêcheurs intrépides du Congo*. Dominique Mwankumi, Ed. L'École des Loisirs, Coll. Archimède, 2009
- *Tout conte fait...* Recueil de contes et guide pédagogique. Massamba Gueye, Ed. Le nègre International
- *La ceinture de madame Fourmi*. Michelle Tanon-Lora; ill. Fatou Aka, Ed. Les classiques ivoiriens, 2009
- *Le mil chanceux*. Ed. Bakame, Kigali, 2000
- *Des Djinns de toutes les couleurs. Jinne yu mel nune*. Ngoné Hélène Diop, Mame Daour Wade ; ill. : Moustapha Ndiaye, BLD Éditions, Dakar, 2008
- *Gbaan mo Fiedoalenu : Proverbes gban*. Oya Robert Taki ; ill. : Essis Maxime Alphonse Selly, Ed. Edilis, Abidjan, 2008.
- *Les aventures de Biki*. Béatrice Lalinon Gbado ; ill. Ponce Zannou, Ed. EDICEF, 2000
- *Le bébé de madame Guenon*. Michelle Tanon-Lora, Ed. Les classiques ivoiriens

* La liste complète des ouvrages cités par V. Quiñones sera mise sur le Site de la CADE (Lettre 132).



LE DEBAT

A plusieurs questions sur la diffusion du livre par Internet, des précisions sont apportées. Les bibliothèques ne sont pas encore équipées. Son accès est difficile. Il est peu présent à la maison, faute d'électricité. Dans les cybercafés, c'est payant et on n'a pas le temps de lire un livre. Par contre, le mobile, très largement utilisé, est une formule fiable. Les cassettes ne sont pas très répandues, mais la radio est un puissant moyen. « Planète

jeunes » est une autre voie d'apprentissage de la lecture. C'est de l'information avec un poster. On peut s'identifier à une personnalité. On est dans un rapport, presque, interactif.

Dans tous les cas se pose le problème du coût de production. Fabriquer un livre en Afrique revient très cher, le conserver encore plus et le faire circuler est une gageure. En prenant en compte tous ces paramètres, il faut trouver des modes de distribution différents, adaptés à des

groupes de populations, à des régions, à des tranches d'âges. Les politiques publiques ont aussi un impact. Lorsqu'elles se désintéressent du livre, les parents s'imaginent que le livre de divertissement ou de fiction est moins important que le livre d'école.

Une auditrice fait remarquer qu'on parle de l'Afrique, comme si c'était partout la même chose. Or il n'en est rien, selon la situation politique ou économique des pays. En Côte d'Ivoire, au Sénégal, au Mali, au

Bénin, par exemple, le livre d'enfant circule très bien.

Le livre africain, tous genres confondus, arrive en France comme une exception. Pour le banaliser, on peut imaginer qu'il figure dans les programmes de l'éducation nationale. Mais c'est le parcours du combattant. Il faut passer par des réseaux administratifs et autres. Beaucoup d'écrivains vont à la rencontre des lecteurs. C. Makhélé rapporte son expérience de 4 ans à Châtenay-Malabry (Hauts-de-

Seine, Sud de Paris), où il habite et où il est commissaire du Salon International du Livre. Durant toute l'année scolaire, il organise un concours d'écriture, qui touche toutes les écoles. 500 enfants y participent. Les textes les plus intéressants sont ensuite publiés. Cinq ouvrages écrits par les Africains ou sur l'Afrique, leur sont « donnés ». Ils reçoivent en cadeau un bon d'achat d'un livre, pour qu'ils fassent, eux-mêmes, acte de choix et d'achat. Pendant l'année, des

écrivains de tous pays viennent dialoguer avec eux.

Dernière intervention qui n'appelait pas de réaction. Les Africains de la diaspora se sentent coupés de leurs racines. Or avec les nouvelles technologies, notamment les enregistrements sur Internet, ils peuvent retourner dans leur village, où les grands-parents leurs rappelleront leurs origines, tout en valorisant les langues locales. ■

Robert Ginésy

« Le mystère de ZALA ZOBA » *

Conte dit par Malvina Herrera et accompagné au balafon par Lamine Kouyaté

As-tu déjà rencontré Zala Zoba...?

On raconte que cette étrange créature vivait près du village, un peu à l'écart.

Certains disaient l'avoir vue se transformer en crocodile...

D'autres l'avaient vue galopant comme l'antilope...

D'autres encore l'avaient vue se figer comme l'arbre...s'envoler comme le perroquet ou se plonger dans l'eau du fleuve comme l'hippopotame...

On racontait ceci, on racontait cela...

Mais qui était réellement Zala Zoba...? Personne ne le savait.

Ce dont on était sûr c'est que Zala Zoba possédait un étang.

Tous les matins elle se rendait au bord de son étang, s'installait sur la berge et se contemplait dans ses eaux.

- « Alors, mon cher Étang, comment me trouves-tu ce matin, comment trouves-tu ma peau, et mes yeux et mon visage et cette splendide chevelure?

- Parfait. Parfait. Tu es superbe Zala Zoba.

- Ne suis-je pas la plus belle créature au monde?

- Oui, Zala Zoba.

- Y a-t-il quelqu'un de plus beau dans ce village?

- Non, Zala Zoba ».

Et Zala Zoba sentait sa poitrine se gonfler de fierté.

Pourtant il y avait quelqu'un dont Zala Zoba se méfiait depuis toujours. Quelqu'un dont les secrets troublaient Zala Zoba depuis toujours. Et ce quelqu'un c'était le Temps.

Le Temps, Zala Zoba ne savait pas d'où il venait, le Temps elle ne savait pas où il allait, le Temps elle ne savait pas ce qu'il faisait...

Le Temps était un mystère.

Un matin, alors qu'elle se contemplait dans l'eau de son Étang, Zala Zoba sursauta.

- « Étang, mais qu'est-ce que c'est que cette chose horrible sur mon visage?

- Ah!!!! Ce sont des rides Zala Zoba »,

répondit l'étang.

- « Des rides. Des rides sur mon visage. Mais qu'est-ce que cela veut dire? D'où viennent-elles? Non, non, je ne peux pas rester avec ça. Non, non, non, tu verras, je partirai, je reviendrai et je serai comme avant ».

Et Zala Zoba se mit à parcourir monts et vallées à la recherche d'un remède contre ses rides.

Elle chercha dans la forêt, elle fouilla sous les rochers, mais elle ne trouva rien.

Déçue et fatiguée, elle décida de revenir au bord de son étang.

- « Étang, j'ai cherché, j'ai cherché, mais je n'ai rien trouvé. Que dois-je faire?

- Mais il n'y a rien à faire. Tu ne seras plus jamais comme avant, Zala Zoba. Ces rides, c'est l'oeuvre du Temps. Il y en aura d'autres et d'autres encore jusqu'au jour où tu n'existeras plus.

- Mais on ne peut pas laisser faire ça. Tu dois m'aider, Étang!!!

- Mais on ne peut rien contre le Temps.

- Je dois enfermer ce sorcier, l'enfermer à double tour. Il faut que je l'emprisonne. Je dois en finir avec le Temps ».

Décidée à retrouver sa beauté et à effacer ses rides, Zala Zoba prit saalebasse magique.

- « Calebasse, calebasse, toi qui m'as toujours aidée

Calebasse, calebasse, toi qui as toujours été de mon côté

Calebasse je peux compter sur toi....!!!! »

Et Zala Zoba se cacha derrière un buisson et attendit le Temps qui passe.

Et hop!!! Elle l'attrapa et l'enferma dans saalebasse.

- « Je t'ai eu....je t'ai eu....Et maintenant je vais t'emporter là où tu ne pourras plus me nuire ».

Zala Zoba pensa à l'arbre sans fin....

« Voilà où je vais t'accrocher »



Et Zala Zoba se mit à grimper sur l'arbre sans fin.

Mais la Fourmi avait tout vu. Une toute petite Fourmi de rien du tout à laquelle personne ne prêtait attention mais qui voyait tout et qui entendait tout.

- « Je ne peux pas la laisser faire ça », se dit-elle

« Sans le Temps on ne peut pas vivre. Sans le Temps, le Soleil ne se lèvera pas, La Nuit ne tombera pas.

Sans le Temps, les arbres ne pousseront pas, les enfants ne grandiront pas!!!!

Non, je ne peux pas la laisser faire. Je dois libérer le Temps ».

Mais que pouvait bien faire une toute petite fourmi de rien du tout face à un tel événement ?

- « Je dois libérer le Temps, je dois libérer le Temps. Il faut que je libère le Temps », répétait la Fourmi qui se mit à courir, à courir....

Enfin elle rattrapa Zala Zoba au milieu de l'arbre sans fin et se glissa dans laalebasse.

Et là, elle se trouva nez à nez avec le Temps.

- « Enfin quelqu'un venu m'aider. Tu dois me libérer, Fourmi », s'écria le Temps désespéré.

- « Ne bouge pas...ne bouge pas....surtout reste tranquille »....Et la Fourmi ressortit de

la calebasse et se gratta la tête.
Qu'allait pouvoir faire une toute petite
Fourmi seule devant une telle catastrophe?
Il lui fallait aller chercher de l'aide.

La Fourmi courut voir le Feu.
- « A l'aide le Feu, à l'aide le Feu...le
Temps s'est fait arrêter, il faut le libé-
rer... ».

Mais le Feu s'était éteint...
Sans le Temps sa belle langue multicolore
n'avait même plus l'éclat d'une étincelle....
Alors la Fourmi courut voir le Fleuve
- « A l'aide le Fleuve, à l'aide le
Fleuve....le Temps s'est fait arrêter, il faut
le libérer... ».
Mais le Fleuve était asséché...
Sans le Temps, sa belle robe d'eau scintil-
lante ressemblait à une source tarie....

La Fourmi courut voir Nziambia Mpungu,
le Protecteur
- « A l'aide Nziambia Mpungu, à l'aide
Nziambia Mpungu....le Temps s'est fait
arrêter, il faut le... ».
La Fourmi s'arrêta brusque-
ment....Nziambia Mpungu, le Protecteur
était muet, figé sur place...
Sans le Temps Nziambia Mpungu ne pou-
vait plus parler ni bouger.
La Fourmi désespérée revint vers l'arbre
sans fin et se glissa à nouveau dans la
calebasse.

- « Quand vas-tu me libérer? », demanda
le Temps

- « Mais je ne sais pas comment te libé-
rer....!!! Je suis allée voir le Feu, je suis
allée voir le Fleuve, je suis même allée
voir Nziambia Mpungu le Protec-
teur....mais ils ne peuvent rien sans toi.
Que dois-je faire?
- Mais je ne sais pas, moi... », répondit le
Temps.
« Tu vois bien que si je reste enfermé
dans cette calebasse, il y aura d'autres
dégâts...
Sans moi, il n'y a plus de Vent, plus de
Pluie.
Sans moi, il n'y a plus de Lumière, plus
d'Obscurité.
Sans moi, il n'y a plus rien ».

La Fourmi ressortit de la calebasse et se
dit:

- « Il faut que je libère le Temps!!! »
Et elle se mit à réfléchir :
- « Pour pouvoir libérer le Temps, il faut
que la calebasse se brise...
Mais comment briser la calebasse...?
Pour briser la calebasse, il faut qu'elle
tombe...
Mais comment faire tomber la cale-
basse...?
Pour faire tomber la calebasse, il faut que
Zala Zoba tombe aussi...

Mais comment faire tomber Zala Zo-
ba....? »

La Fourmi voulut prendre du temps pour
réfléchir....mais le Temps n'était plus
là...!!!

- « Ah!!!!...j'ai trouvé », s'écria-t-elle...
« je vais laisser tomber deux gouttes de
ma salive dans l'oeil de Zala Zoba et elle
lâchera tout... ».
Aussitôt dit, aussitôt fait...

Zala Zoba se mit à hurler....à se frotter les
yeux...elle tomba et lâcha tout...
La calebasse se brisa et le Temps s'échap-
pa....

Mais en s'échappant, le Temps voulut
rattraper le temps perdu...
Et pendant qu'il rattrapait le temps perdu,
Zala Zoba se couvrit de rides...
Et pendant que Zala Zoba se couvrait de
rides, la calebasse profita du Temps libéré
pour se refermer...
Et en se refermant, la calebasse enferma
Zala Zoba....

Mais Zala Zoba se mit à se débattre... elle
réussit à sortir sa tête... ses mains... ses
pieds...

les pieds de la Tortue....
les mains de la Tortue....
la tête de la Tortue....
de la carapace de la Tortue.... ■

Billet Europe-Afrique



Nouveau pas dans la politique européenne d'aide à la sécurité alimentaire

Décidés en 2000 dans le cadre des Nations Unies,
les Objectifs du Millénaire pour le Développe-
ment couvrent 8 domaines d'action dont l'un des
plus importants concerne la réduction de moitié d'ici 2015
du nombre de personnes souffrant de la faim.

Dix ans après l'adoption de ces Objectifs et 5 ans avant le
terme fixé pour les atteindre, un bilan d'étape sera dressé
en Septembre prochain à New-York par l'Organisation des
Nations Unies.

Pour s'y préparer et mettre à jour la ligne d'action euro-
péenne, la Commission Européenne a adressé fin Mars une
Communication au Conseil et au Parlement européen qui
propose le cadre de la politique de l'Union Européenne
d'aide aux pays en développement en matière de sécurité
alimentaire.

Après avoir rappelé que cette initiative vise aussi bien les
populations urbaines que les populations rurales aujour-
d'hui plus affectées par la faim, la Commission Européenne
présente sa stratégie en quatre points :

- ↳ accroître la disponibilité de la nourriture, en axant l'effort
sur la petite paysannerie et l'intensification durable de la
production,
- ↳ améliorer l'accès à la nourriture, en promouvant sous
tous ses aspects le droit à l'alimentation,
- ↳ améliorer la qualité de l'alimentation, en agissant aussi
bien sur la diversité de l'offre de produits alimentaires
que sur l'éducation et la santé,

↳ renforcer la prévention et la gestion des crises alimentai-
res au niveau national et régional, en développant un sys-
tème d'information et des mécanismes d'intervention ap-
propriés.

La Commission Européenne insiste en outre sur la nécessi-
té d'optimiser l'efficacité des investissements au titre de la
sécurité alimentaire par des approches combinées nationale
et régionale. L'accent est mis sur l'harmonisation et la coor-
dination des moyens d'intervention de l'Union Européenne,
y compris dans le cadre de la Politique Agricole Commune
et également des Organisations internationales compéten-
tes (FAO, FIDA, PAM). Elle préconise de porter une atten-
tion particulière aux pays fragiles et énonce ses priorités
dans la conduite à suivre vis-à-vis de la petite paysannerie
et de ses organisations professionnelles, du système de
gouvernance – et notamment de la politique foncière – et
de soutien aux groupes vulnérables de population.

De toutes les propositions formulées, la plupart dépendent
d'une volonté de coordination des États-membres. Certai-
nes, telle la réforme du Comité sur la sécurité alimentaire
mondiale dont le rôle pourrait être déterminant pour faire
prévaloir une meilleure régulation des politiques agricoles
aujourd'hui plus concurrentielles que coopérantes, relèvent
d'une prise de conscience de l'urgence de nouvelles prati-
ques par la communauté internationale. ■

Jean-Loïc Baudet

La palabre villageoise devient macroéconomique

Les progrès économiques enregistrés en Afrique avant la crise économique mondiale se sont confirmés durant ces deux années (2008/2009) et les perspectives au Sud du Sahara sont « les plus prometteuses depuis une génération » dit Obiageli K. Ezekwesili, vice-présidente de la Banque Mondiale pour l'Afrique, dans une interview à « L'Autre Afrik ». Pour ne pas être taxée d'un afro-optimisme inconsidéré, elle avance des preuves.

Depuis une dizaine d'années la croissance moyenne était de 5 % par an. Grâce au pétrole sans doute, mais 22 pays non pétroliers ont maintenu un taux de plus de 4 %. La mortalité infantile a baissé de 25 % dans 13 pays. Les inscriptions dans les écoles primaires ont augmenté plus que partout ailleurs. La pauvreté a diminué de 1% par an, plus vite que prévu. 60 % des Africains utilisent le téléphone portable. On prévoit pour 2010 une croissance de 4,5 %. D'autres organismes font les mêmes constatations et arrivent au même chiffre pour 2010. C'est le cas du Fonds monétaire international (FMI).

Dans l'édition 2010 des « Perspectives économiques africaines », l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économique) et la CEA (Commission économique des Nations Unies pour l'Afrique), on voit que 80 % des 50 pays africains couverts par le rapport ont enregistré en 2009 une croissance positive malgré la crise.

Les « Lions d'Afrique »

De son côté, le rapport annuel 2010 de la CNUCED (Commission des Nations Unies pour le commerce et le développement) consacré aux relations économiques Sud / Sud, montre la place croissante qu'y occupe l'Afrique. Les structures de coopération se multiplient : Chine, Inde, Brésil, Corée du Sud, Turquie et d'autres. Dans le commerce extérieur africain la part des pays en développement (PED) est passée de 19,6 en 1995 à 32,5 en 2008, encore concentrée sur l'exportation de produits miniers et pétroliers, alors que les importations comprennent surtout des articles manufacturés. Durant la même période, la part des PED dans les IDE (Investissements directs étrangers) a progressé de 17,7 à 20,8. L'aide publique des PED aurait été de près de 3 milliards de \$ en 2006.

Par ailleurs le rapport du Boston Consulting Group (BCG), élaboré en partenariat avec l'OCDE, la CEA et dix centres de recherche indépendants, indique que l'Afrique a progressé plus vite que le Brésil et l'Inde entre 2000 et 2010. Huit pays africains (Afrique du Sud, Algérie, Botswana, Égypte, Libye, Maroc, Maurice et Tunisie) représentant 70 % du PIB du continent,

seraient les « Lions africains » et croîtraient plus vite que les BRIC (Brésil, Russie, Inde, Chine).

Enfin la Banque africaine de développement (BAD) a tenu fin mai son 45ème Sommet annuel en Côte d'Ivoire. Son capital est passé de 33 à 100 milliards de \$. Cet afflux servira aux grandes infrastructures, à l'enseignement supérieur, au secteur privé et aux nouvelles technologies. Les gouverneurs des banques centrales de 53 pays africains et les 24 actionnaires non africains (européens, américains et internationaux) n'auraient pas accepté de financer ce triplement du capital s'ils n'avaient pas confiance dans la capacité du continent d'absorber une telle masse de crédits nouveaux.

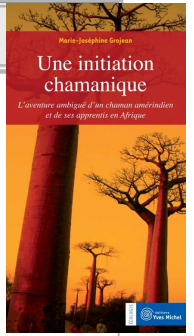
Même si les chiffres des statistiques doivent être pris avec précaution, la tendance qu'elles indiquent est toujours vraie. Et lorsque six organismes internationaux (Banque mondiale, CEA, FMI, CNUCED, OCDE et BAD) convergent dans leurs appréciations, on ne peut que les croire.

Le consensus

Dès lors il faut savoir pourquoi ces bons résultats et comment les prolonger. Les mêmes organismes expliquent. Les aides publiques, l'allègement de la dette, le besoin mondial de ressources minérales et pétrolières diversifiées ont aidé le processus. La Banque mondiale y ajoute le rôle croissant de la société civile. « Les gouvernements ont poursuivi des stratégies économiques prudentes pendant la crise... parce qu'il y avait un appui politique... Le public a constaté à quel point les stratégies populistes pouvaient s'avérer... contre-productives, surtout au détriment des pauvres. Ces stratégies font de plus en plus souvent l'objet d'un débat et ne sont adoptées que lorsqu'un consensus national se concrétise. ». Cela tient de la palabre villageoise, forme de démocratie mieux adaptée que la démocratie par élections à l'occidentale. Pour l'avenir, on peut espérer que les conditions économiques objectives se maintiendront et que les gouvernements, quelque soit leur étiquette, accepteront la discussion. A ces conditions, la bonne santé macroéconomique de l'Afrique devrait durer au niveau statistique et la population devrait en ressentir les effets bénéfiques.

Outre qu'une prolongation de la crise mondiale compromettrait la réalisation de ces conditions favorables, on sait bien qu'aucune des énormes failles de l'économie africaine ne disparaîtra du jour au lendemain. Mais il est tout aussi évident que si la situation globale du continent est meilleure, elles se combleront plus rapidement. ■

Robert Ginésy



Un autobus, un vieux Skoda bariolé, fatigué par les pistes de cette région du Burkina Faso, promène une trentaine d'Européens et d'Américains dans la sous-préfecture de Dano. 5.000 habitants et pas d'électricité, cette ville de l'ethnie Dagara est au sud de la route Bobo-Dioulasso - Ghana. Ils accompagnent **Swiftdeer**, chaman indien Cherokee, venu de Californie pour rencontrer son futur homologue africain, **Elie**, et échanger des connaissances entre les peuples naturels. C'est un voyage initiatique, qui mène ces « apprentis » chamans au travers des sept étapes imposées pour se former en tant que « guerrier », c'est-à-dire avoir la force mentale de surmonter des épreuves tant physiques que psychiques. Force nécessaire dans la vie du chaman, un intermédiaire entre l'homme et la nature, un guérisseur, qui puise en elle ses remèdes.

Un logis sommaire, une nourriture spartiate, une chaleur éprouvante (40 °C à l'ombre) obligent à résister à des circonstances inhabituelles, imprévisibilité qui est la trame de la vie chamanique. Il y a aussi du Coca-Cola, une pompe à essence.... Les habitants regardent avec intérêt ces Occidentaux venus se plonger dans leur vie quotidienne et non les observer avec des yeux de touristes. Au bar de l'aggloméra-

tion, on en parle. Ils accomplissent une mission. A l'hôpital, ils lavent les malades, souvent victimes d'inanition, et les chamans les soignent : articulation entre médecines traditionnelle et moderne. Aux obsèques d'un ami d'Elie, ils pleurent avec la veuve et les femmes des villages alentour. Ils perçoivent un autre monde à la grotte des génies : ce sont les voix des sages et des ancêtres, à écouter pour guider les jeunes, mais souvent oubliés par tous.

Ils rencontrent des Africains, qui comme les Indiens du continent nord-américain, vivent en osmose avec la nature : sa rudesse et ses contraintes, ses incertitudes et pourtant la sérénité qui s'en dégage.

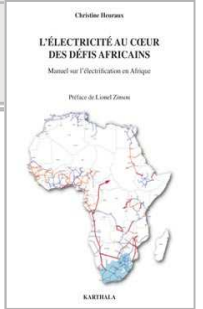
« Une initiation chamanique » se lit comme un reportage, dans une terre de pouvoir, qui dispense des forces insoupçonnées. On découvre un pays pauvre et strictement policé. C'est l'Afrique profonde et permanente, garante de l'Afrique moderne. ■

Yves Catalans

Marie-Joséphine Grojean. Une initiation chamanique. Édition Yves Michel, 05000 Gap

L'électricité au cœur des défis africains

Manuel sur l'électrification en Afrique. Par Christine Heuraux, éditions Karthala, 2010.



Il n'est pas rare d'évoquer l'avenir de l'Afrique en termes de défis. C'est de cette manière que Christine Heuraux évoque l'électrification de ce continent dans « L'Électricité au cœur des défis africains ». De tous les défis qu'ont à affronter les Africains, celui de l'électricité est en effet un des plus importants car elle conditionne la solution des défis économiques mais aussi des défis sociaux essentiels pour le développement de l'Afrique.

Mais, de même que la diversité des pays africains est reconvenue comme une donnée de base dont la prise en compte est nécessaire, y compris pour ceux qui affirment l'unité africaine, de même la question de l'électrification du continent appelle des solutions très variées, selon les populations auxquelles on s'adresse – urbains ou ruraux – et selon le mode de production auquel on recourt.

Avec un sens aigu de la pédagogie, mais aussi une volonté

de ne rien négliger pour faire comprendre, au-delà des aspects techniques essentiels à maîtriser pour en saisir les enjeux, les données politiques, économiques et sociales de la production et de la distribution de l'électricité, Christine Heuraux met bien en lumière les aspects stratégiques d'un secteur d'activité trop longtemps négligé.

L'auteur donne aussi les éclairages indispensables pour prendre la mesure du développement d'un secteur qui doit être pensé dans toutes ses dimensions, du local à l'international. Voilà un ouvrage qu'on ne saurait trop recommander à tous ceux que les coupures de courant si fréquentes dans les villes africaines interpellent. Politiques, industriels, enseignants et chercheurs trouveront dans cet ouvrage des éléments d'information et de réflexion qu'ils ne trouveront nulle part ailleurs. ■

Jean-Loïc Baudet



Africajarc 2010 : du 22 au 25 juillet à Cajarc (Lot)



Le village de **Cajarc** (1.200 habitants), dans la France profonde, accueille, depuis douze ans, un Festival consacré à la culture africaine, en sortant des sentiers battus. Dans un site magnifique, en bord du Lot, la communauté villageoise se mobilise pour illustrer le meilleur des créations culturelles africaines contemporaines, dans une atmosphère de convivialité profondément originale. Plus de 300 bénévoles y sont engagés au long cours. Le caractère particulier de l'événement tient au fait que l'essentiel des composantes de la culture : musique, danse, arts plastiques, photographie, cinéma, théâtre, art du conte, littérature y sont présentes et communicantes. Les plus grands noms y viennent et y reviennent volontiers. Cette année, on devrait y voir, notamment, Richard Bona, Vieux Farka Touré, Grand Corps

Malade entouré de slameurs africains, Khaled, Christiane Diop, Adame Bâ Konaré, Souleymane Bachir Diagne, Alain Mabanckou, Léonora Miano, Cheikh Hamidou Kane, parmi d'autres.

Le thème principal des débats littéraires portera particulièrement sur Histoire et culture au cinquantenaire des indépendances.

Toutes informations sur les programmes se trouvent sur le site du Festival : www.africajarc.com et à l'office du tourisme pour séjour et hébergement : www.tourisme-lot.com (téléphone : 05 65 40 72 89). ■

Roland Colin

La FOAD, une opportunité pour l'Afrique

Apparue au cours des années 1990, grâce aux progrès conjoints de l'informatique et des télécommunications, avec en particulier l'émergence d'Internet, la Formation Ouverte et à Distance, la FOAD, est « un dispositif souple d'enseignement à distance qui permet à chacun de travailler de façon autonome, à son propre rythme et quel que soit le lieu où il se trouve ». En Afrique, cette forme d'apprentissage s'est développée rapidement au cours de la dernière décennie, notamment au Sénégal, au sein de l'Université Cheikh Anta Diop (UCAD) de Dakar où de nombreuses expériences probantes sont développées depuis le début des années 2000 dans différents instituts qui y sont rattachés. Parmi ceux-ci, l'École Supérieure Polytechnique (ESP), très impliquée dans le développement de la FOAD, a créé en octobre dernier une Cellule de Formation Ouverte et à Distance dont

la responsable est **Awa Niang**. Cette universitaire, qui enseigne l'électronique et l'automatisme tout en menant des recherches dans le domaine du traitement de données appliqué à l'environnement, dirige également une jeune équipe associée à l'IRD baptisée « Modélisation et traitement de données environnementales ».



Awa Niang ©

C'est en 1995, après avoir obtenu un doctorat à l'Université Paul Sabatier de Toulouse et réalisé un post-doc au sein du LOCEAN (1), un laboratoire d'océanographie et du climat de l'Institut Pierre Simon Laplace à Paris que Awa Niang intègre le centre de Thiès de l'ESP. Elle y forme alors des étudiants qui préparent leur diplôme d'ingénieur de conception en génie mécanique. Quatre ans plus tard, elle est nommée au centre de Dakar de cette école où elle enseigne l'électronique et l'automatisme. « C'est à cette époque que j'ai commencé à m'intéresser à la FOAD, essentiellement aux aspects purement techniques dans un premier temps. Ensuite, certains de mes collègues et moi avons cherché à savoir ce que ce nouveau mode d'apprentissage pouvait apporter à la pédagogie », résume-t-elle. Progressivement, les initiatives ont émergé au sein de l'UCAD, permettant ainsi d'atteindre une masse critique d'enseignants, nécessaire au développement de projets plus ambitieux. « Nous avons nourri notre expérience notamment de celles de nos collègues d'Europe et d'Amérique du Nord. Et finalement, nous sommes passés de petites initiatives personnelles à des développements au niveau institutionnel, forcément mieux structurés, ce qui nous a donné une légitimité », précise-t-elle.

Depuis, la volonté clairement affichée des responsables de l'UCAD de développer la FOAD, dans le cadre plus général de son projet de numérisation progressive - une démarche qui s'est traduite en particulier par un renforcement de son réseau informatique en fibre optique, et plus généralement par un accroissement des moyens mis en œuvre (2) - a conduit à la réalisation d'expé-

riences probantes au sein de plusieurs de ses institutions. Ainsi différents projets ont été développés, ou le sont, en particulier par la Faculté des Sciences et Technologies de l'Éducation et de la Formation (FASTEF), la Faculté de Médecine, de Pharmacie et d'Odontostomatologie (FMPOS), l'École des Bibliothécaires Archivistes et Documentalistes (EBAD), l'Institut National Supérieur de l'Éducation Populaire et du Sport (INSEPS) et l'ESP. Autant de projets qui sont menés le plus souvent avec des partenaires comme l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF) ou l'Université Virtuelle Africaine (UVA) entre autres. Un centre ALed (Apprentissage Libre et à Distance), destiné à accompagner les enseignants désirant développer des modules de FOAD, a été mis en place à l'UCAD avec le soutien de l'UVA et de la Banque Africaine de Développement (BAD). Ce centre a été inauguré en mai dernier.

Des collaborations avec l'IRD : Jeune Équipe Associée et Chaire croisée

De son côté, à l'ESP, Awa Niang, parallèlement à son travail d'enseignant qui dispense des cours d'électronique et d'automatisme, aussi bien à des élèves ingénieurs qu'à des étudiants du premier cycle de DUT, poursuit des recherches dans le domaine du traitement des données appliqué à l'environnement. « Nous concevons des algorithmes de traitement de données satellitaires avec une focalisation sur les observations environnementales (océanographiques et atmosphériques). Ce sont des travaux que je mène en collaboration avec mes collègues du LOCEAN depuis une di-

zaine d'années », indique la chercheuse sénégalaise. C'est dans ce cadre, à l'occasion d'un appel d'offres, qu'a été créé ce qu'on appelle une Jeune Équipe Associée à l'IRD (JEAI) baptisée « Modélisation et Traitement de Données Environnementales », dont Awa Niang est responsable. « Cette équipe qui compte cinq chercheurs et un correspondant de l'IRD accueille actuellement quatre doctorants », précise-t-elle.

Afin de favoriser ou d'accompagner la mise en œuvre de démarches scientifiques d'excellence, l'IRD, là encore, a mis en place un programme intitulé « Chaires croisées ». Celui-ci vise à rassembler deux chercheurs du Nord et du Sud pour travailler conjointement sur un projet de recherche pour le développement en y associant étroitement une action de formation niveau Master et Doctorat et / ou des actions de valorisation. Répondant à un appel d'offres lancé dans ce cadre, Awa Niang et sa collègue Sylvie Thiria, professeur à l'Université de Versailles Saint-Quentin (UVSQ), par ailleurs responsable de l'équipe « Modélisation et Méthodes Statistiques Avancées » du LOCEAN, ont obtenu la chaire croisée TERANGA « Traitement, Études, Recherche et Analyse Numérique de Grandes bases de données Africaines ».

A cette occasion, les deux universitaires ont développé des modules d'enseignement à distance, dont l'un sur les « réseaux de neurones » qui a été suivi cette année par les étudiants du Master « Traitement de l'Information et Exploitation des Données », dont Sylvie Thiria est responsable au sein de l'UVSQ. Des étudiants du Master Sciences de l'Ingénieur (SI) de l'ESP l'ont également expérimenté en ligne cette année. « Pour le moment il s'agit d'un prototype qui introduit plusieurs innovations pédagogiques. Une fois la recherche pédagogique, mise en œuvre à travers ce module « prototype », validée, il pourra être proposé aux doctorants des écoles doctorales de l'UVSQ ou de l'UCAD » indique-t-elle.

Accepter de changer les manières d'enseigner et d'apprendre

Le souhait d'Awa Niang est que la majorité des modules de ce prototype de formation à distance dans le cadre de ce Master puisse être mis en ligne dès la prochaine rentrée universitaire, l'évaluation finale étant programmée pour fin 2011. Véritable « opération pilote », qui pour autant ne supprimera pas les cours dits « en présentiel », celle-ci a été confiée à la Cellule de Formation Ouverte et à Distance de l'ESP. Créée en octobre dernier, celle-ci est dirigée par Awa Niang. « La volonté des dirigeants de l'ESP, et plus largement de l'UCAD, de développer la FOAD existe. Désormais, il nous reste à motiver nos collègues et à les convaincre de mettre leurs enseignements à disposition, ce qui n'est pas l'étape la plus facile », constate-t-elle.

Cela implique en effet un travail supplémentaire de la part des enseignants, avec la numérisation de leurs cours, l'adaptation de leurs contenus au format qu'exige ces nouveaux outils, voire une nécessaire formation pour les maîtriser. Ce qui est certain, c'est que la réussite de l'implantation de FOAD implique obligatoirement que les enseignants acceptent de changer leur manière d'enseigner et de penser l'enseignement. Autre population à convaincre, les étudiants qui doivent accepter ce nouveau mode d'apprentissage et se familiariser avec ses différents outils. « La très grande liberté que la FOAD procure à l'étudiant nécessite que ce dernier soit particulièrement motivé », souligne Awa Niang. Tout comme les enseignants, les étudiants doivent donc changer leur manière d'apprendre et plus généralement d'appréhender l'apprentissage et la formation afin de s'adapter à ces nouveaux outils.

Reste que l'universitaire sénégalaise est convaincue que la FOAD est une opportunité pour le Sénégal et l'ensemble des pays du continent africain. Elle rappelle en particulier la massification des étudiants, avec certains amphithéâtres bondés, notamment dans certaines institutions de l'UCAD. Dans ce contexte, la mise en œuvre de cette nouvelle forme d'apprentissage pourrait constituer une solution efficace. « La FOAD pourrait également représenter une alternative pour tous les professionnels qui souhaitent pouvoir suivre une formation continue, celle-ci impliquant des problèmes de mobilité et de temps, les cours dispensés en « présentiel » étant quelque peu contraignants », estime-t-elle. Raison de plus pour l'ESP de passer rapidement à une phase opérationnelle afin de pouvoir mettre en ligne non plus uniquement des modules d'enseignement mais des formations diplômantes. Un challenge ambitieux pour Awa Niang et l'ensemble de ses collègues de l'ESP et de l'UCAD impliqués dans cette aventure. ■

Jean-François Desessard
Journaliste scientifique

1) LOCEAN - Unité Mixte de Recherche (Université Pierre et Marie Curie-UPMC / Muséum National d'Histoire Naturelle-MNHN / CNRS / IRD) qui compte environ 150 personnes, dont près des 2/3 de chercheurs, enseignants-chercheurs, doctorants et post-doctorants. L'étude de l'océan et de la variabilité climatique constitue son activité centrale.

2) Au cours de ces deux dernières années, la bande passante du réseau de l'UCAD a été multipliée par dix, allant de 100 Mbits/s à 1 Gbits/s.

Contact : Awa Niang
Courriel : awaniang@ucad.sn
awa.niang@ird.fr

(Suite de la page 1)

l'Afrique, si ce n'est que les joueurs africains comptent parmi les meilleurs du monde mais ils n'assurent pas seuls le succès. Dirigeants et État doivent organiser les choses très en amont pour y parvenir. Mais comment le faire avec une équipe, assemblée pour la circonstance, de joueurs éparpillés en Europe et éloignés de leurs pays de naissance ? Lorsque l'équipe nationale gagne, cela signifie de l'organisation, de la préparation et un travail tactique dans la durée. Et il faut compter aussi sur l'ancienneté de la pratique du sport à tous les âges dans des conditions décentes pour repérer, sélectionner et construire une équipe. L'équipe d'Afrique du Sud pourrait être ainsi la première nation organisatrice d'un Mondial à ne pas franchir le premier tour. C'est que le régime d'apartheid a entravé le développement d'un football de haut niveau malgré la passion pour le ballon rond de la majorité noire, condamnée à jouer sur des terrains vagues... Seuls ont été valorisés le rugby et le cricket pratiqués par les Blancs dans écoles et stades.

Malgré des atouts visibles et cette affirmation médiatique, l'Afrique reste encore trop dépendante dans le domaine du foot. Elle fournit toujours aux grandes équipes européennes leurs meilleurs joueurs. C'est un gisement de superstars bon marché ! L'impuissance des États s'exprime dans le faible nombre d'équipes sélectionnées, l'utilisation d'entraîneurs-sélectionneurs européens très coûteux comme dans la faiblesse de la rigueur et du professionnalisme de leur préparation. Enfin, le football professionnel africain est devenu rapidement affairiste avec la mise en œuvre de moyens financiers disproportionnés et n'a pas su faire fructifier ses manières de jouer.

Reste que ce sport est le sport préféré des Africains les plus démunis qui jouent sans chaussures et sans stades et qu'il peut exprimer la jeunesse africaine dans ce qu'elle a de meilleur. N'en doutons pas, ici aussi, l'autonomie est en marche, à bas bruit, obligeant les États à investir dans ce sport à long terme, en Afrique du Sud d'abord. ■

La Cade

Partenariat avec le CRDP de Rouen et l'Université du Havre



« L'Afrique en mouvement »

Vous pouvez télécharger l'intégralité des fiches pédagogiques réalisées à partir des 9 conférences données à l'Université du Havre dans le cadre « L'Afrique en mouvement » sur les sites ci-dessous :

CDRP de Haute-Normandie : <http://crdp.ac-rouen.fr/crdp76/>
CDDP de Seine-Maritime : <http://cddp76.ac-rouen.fr/>
CADE : <http://www.afrique-demain.org>



Agenda de la Cade



Rencontres-débats
de 17 h 45 à 19 h 45

A l'ENA - amphithéâtre PARODI

- **Jeudi 9 septembre 2010** : Présentation du livre « *Le temps de l'Afrique* » avec Jean-Michel Severino, ancien Directeur général de l'AFD et Ousmane Blondin Diop, diplomate, délégation du Sénégal auprès de l'UNESCO.
- **Mercredi 10 novembre 2010** : « Histoire des Maisons d'édition et de diffusion en Afrique ». **Cycle I** : « Que peuvent les productions littéraires africaines ? »

A la Région Île-de-France - amphithéâtre DELOUVRIER :

- **Mardi 19 octobre 2010** : « Améliorer les relations Grandes entreprises et PME en Afrique ». **Cycle II** : « La libération de la capacité d'entreprendre en Afrique »

Inscription conseillée sur le site de la CADE : www.afrique-demain.org

Coordination pour l'Afrique de Demain (CADE)

Association Loi 1901

Président : Jean-Loïc Baudet

Président d'honneur : Michel Levallois

Vice-présidents : Raymond Césaire, Georges Courade,

Xavier de Franssu - Secrétaire générale : Claudie Lasserre

Trésorier : Philippe Mathieu

La Lettre de la CADE

Directeur de publication : Jean-Loïc Baudet

Comité de rédaction : Raymond Césaire, Robert Ginésy,

Michel Levallois, Philippe Mathieu,

Denyse de Saivre, Henri Senghor, Jean Brice Simonin.

Mise en page et maquette : Sara Valdés Desessard

Crédits photos RD : J. B. Simonin

La CADE : 5 rue des Immeubles Industriels 75011 Paris, FR.

Tél.: 01 43 48 14 67 / Fax : 01 44 93 87 50

Courriel : cade@afrique-demain.org

Site : www.afrique-demain.org

Dépôt légal à parution. Numéro ISSN : 1290581X

Abonnement à La Lettre de la CADE :

Nom Prénom.....

Adresse

Code postal Ville

Courriel

Abonnement seul : 40 €, - étudiants : 8 €, - entreprises, collectivités locales : 200 €. Adhésion individuelle à l'Association, comprenant l'abonnement : 55 €
Paiement par chèque à l'ordre de la CADE.

Copyright :

Le contenu de *La Lettre* est libre de droits pour des usages non commerciaux, à la condition de citer la source (CADE) et de ne pas modifier le texte.